

# Confettis d'empire

## *Motif 10*

À une époque, il passait ses jours à compter les morts, un à un exhumés les cadavres des cartons noirs enrubannés d'un lacet de toile écrue :

— Je compte mes morts, disait-il, je compte mes morts.

Gardien des tombeaux. Camões, là-bas, à l'entrée de son cimetière. Ce récit-là s'ouvrait sur un coup de chasse-mouches, un balayage dans l'air qui éventait toujours le cerveau des uns et des autres d'une rive l'autre, une vexation, un prétexte, un mobile, un point d'honneur et l'épopée sanglante, cauchemardesque, nauséuse, à pas s'éveiller, s'engouffrait dans la brèche. Quel récit ? Entre le moment où l'encre commençait à former des lettres sur le papier, d'abord humides puis sèches, jusqu'à la nappe immaculée, blanche, qui s'étendait après le dernier mot, le point final, silence, des pages, des centaines de pages, des centaines de milliers, des millions de pages. Un rivage jamais atteint. La succession. L'écoulement. La violence. Ce cauchemar dont on ne s'éveillait jamais. Quel pays ? Un souvenir de ciel bleu, un jardin bordé de mer et de sable blanc, vergers, vigne, oliviers, moutons, la plaine puis l'Atlas, la tache rouge de l'Aurès, un pays maintenant oublié, happé, disparu, rayé, effondré par-delà la mer, englouti, Atlantide, un pays d'abord sans nom, l'île d'Occident, une oasis flottant comme un mirage au-dessus du désert, où vivaient des hommes rétifs au développement des arts, du commerce et de l'industrie, à toutes ces divinités plus ou moins maternelles, personnifiées à l'occasion des comices agricoles par des allégories drapées, des hommes

farouches, graves, dignes et violents, qui se distinguaient entre eux par des alliances, des conquêtes, des fédérations, des retournements d'alliance, de formidables rezzou, la poudre, la vente des esclaves, des défaites, des éclatements, éparpillements, et de nouveau les alliances, les conquêtes, la poudre, tout cela dans l'adoration d'Allah, la vénération de son prophète et la soumission à la Sublime Porte, avec ici ou là, sur les hauteurs, la survivance des anciens cultes agraires et le long des côtes désignées comme barbaresques sur les cartes dessinées dans les cabinets ministériels lambrissés, sur l'autre rive, la course aux navires infidèles. C'est sur ce théâtre, au fond de la rade la ville aux cubes blancs disposés en étages, ici ou là une coupole, la tour d'un minaret dressé dans le bleu du ciel, qu'ils débarquèrent les fiers soldats pour faire flotter le drapeau non pas aux trois couleurs mais alors uniformément blanc et qui disait au vent :

— J'ai délivré la Grèce et je flotte sur les murailles d'Alger !

les soldats formés à l'ombre de l'ogre dans le souvenir de l'expédition d'Égypte, à l'école des *Désastres de la guerre*, la suite des quatre-vingt trois eaux fortes signée Francisco Goya y Lucientes, combats, exécutions, misères, famines, pillages, viols, tortures, le premier d'entre eux, le héros sorti du rang, Thomas Robert Bugeaud marquis de la Piconnerie duc d'Isly, avec sa casquette, dont le nom aurait dû résonner dans les millénaires, Roland à Roncevaux, le voici en figure inaugurale d'une lignée, une réincarnation les uns dans les autres des chefs militaires, se repassant leurs rites, coutumes et méthodes guerroyantes jusqu'à la fin, jusqu'à l'épuisement et même au-delà, de génération en génération depuis la rue Transnonain jusqu'à Sétif-Guelma, rapportant de leurs exploits de pleines bassines d'oreilles ou bien enfumant ici ou là quelques centaines d'hommes, de femmes et d'enfants au fond d'une grotte, faisant tourner la gégène, en jetant d'autres dans la Seine, ramenant quelques têtes au bout de leurs lances accompagnées des récits sanglants de festins de chair humaine entre légionnaires, joyeux des Bat' d'Af', zouaves, chasseurs,

tirailleurs ou spahis, pariant sur le sexe des fœtus enfermés dans le ventre des femmes qu'ils ouvraient d'un coup sec de leurs baïonnettes, les petits enfants jetés des étages et reçus sur les mêmes pointes des mêmes baïonnettes, suivant un catalogue de l'horreur transmis de génération en génération. Et de carnage en châtement, de prise de la smala en rupture du traité de la Tafna, face à lui se dressait Abd el-Kader ('Abd al-Qadīr ibn Muhyī al-Dīn al-Hasanī), le noble ennemi, brave et pieux, inspiré, franc-maçon et chevalier de la légion d'honneur, protecteur des chrétiens, adorateur du divin dans toutes ses voies d'accès, Coran, Torah, Évangiles, mosquée, synagogue, église, Kaaba, crucifix et même une simple pierre dressée, et même les images bariolées, les statuettes de bois rehaussées d'os et de plumes enduites de graisse, l'émir dont la représentation des traits se répandit d'une rive l'autre et bien au-delà sous la forme des vignettes gravées et colorisées de la propagande, fabriquées dans cette froide ville des Vosges, Épinal, ou bien de vues saisies dans le studio du photographe lors de l'exposition universelle PHOTOGRAPHIE / CARJA & Cie / 56 RUE LAFFITTE posant complaisamment en grand appareil sur un mulet contre un fond d'oasis de toile peinte, portant sa légende dorée au loin, jusque sur la scène du café conc' :

*C'est la reine d'Angleterre*

*Ter, ter, ter,*

*Qu'a perdu son pucelage*

*Avec Abd-el-Kader*

*Der, der, der*

*Sur un' toil' d'emballage*

c'était bien après qu'il ait fait courir à ses trousses les soldats, d'un bout l'autre de l'Oranie, organisant sa capitale flottante, mouvante, l'insaisissable et mythique smala, une ville de toile dont le plan circulaire était reconstitué à chaque halte, l'émir au centre, entouré en cercles concentriques par les groupes de ses fidèles aghas et caïds dépossédés de leurs

territoires, puis de sa tribu, les Hachems, et plus loin de la multitude des douars ralliés, la smala d'Abd el-Kader dont le plan figurait une cité idéale, à l'image de cette Madinat al-Salam, cette Cité de la Paix qui réunissait autour de son ombilic universel toutes les tribus tenues dans le grand cercle, la capitale nomade de l'émir telle un axe mouvant, la smala devenue dans sa légèreté de campement nomade et militaire Madinat al-Jihad, la Cité de la Guerre. C'était aussi bien après qu'il se fût rendu au général Christophe Louis Juchault de Lamoricière, sous un palmier, sur le chemin d'Adjeroud à Nemours, au kilomètre dix-sept, tandis que se tenait à quelques pas le lieutenant Bro, son papier à dessiner tenu sur une planchette, mine de plomb entre les doigts afin de fixer le moment, l'arbre plus tard protégé par la commission des sites et monuments naturels du département d'Oran. Il était ensuite passé sur l'autre rive, l'Abd el-Kader des manuels, avec les débris de sa smala, l'un parmi ces déportés, assignés, expulsés, envoyé d'abord au fort Lamargue, Toulon, puis d'un château l'autre, Pau, Amboise, avant de s'en aller assister à l'inauguration du canal de Suez dans l'amitié de l'ingénieur statufié, puis de mourir dans la sainteté à Damas, bien plus tard rapatrié post mortem quand sa nation eut enfin vu le jour, ramené dans la ville blanche sous la forme d'une statue équestre qui vint remplacer le soldat de bronze Robert Bugeaud qui avait ordonné la prise de sa smala et qu'aimait à regarder par la fenêtre de son bureau du XIX<sup>e</sup> corps d'armée, au temps de son commandement, le général Raoul Salan qui n'eut quant à lui jamais sa rue.

Pendant ce temps, à la suite des soldats se glissaient les artistes, leurs boîtes de couleurs en bandoulière, le premier d'entre eux, le héros de la modernité au nom en signe de croix, eux aussi réincarnés les uns dans les autres, se repassant eux aussi jusqu'à la fin, jusqu'à l'épuisement et même au-delà, de génération en génération, leur folklore de rapins voyageurs et leurs recettes d'ateliers, depuis les *Pestiférés de Jaffa* jusqu'à cet *Autel OAS* visible au musée de Nice, œuvre d'une artiste cataloguée parmi les Nouveaux Réalistes, Niki de Saint-Phalle, réalisée au moment même où

l'aventure prit fin. Artistes rapportant de leurs expéditions des scènes qui oscillaient entre un pôle guerrier et un pôle érotique, sensations le plus souvent emmêlées, nouées, massacre et viol, dans le souvenir de l'expédition d'Égypte, du rêve porté par le Bonaparte que l'historien croyait voir de dos, au cœur de la ville-capitale, par la haute fenêtre de la bibliothèque, sa silhouette disparue, son fantôme juché sur le petit arc de triomphe du Carrousel, son ombre portée par les chevaux de Saint-Marc envolés dans le ciel, couronné de lauriers de bronze doré sur fond de nuages, le Napoléon déboulonné tiré par quatre chevaux de bronze arrachés à Saint-Marc de Venise, tourné vers l'est, l'Orient, oublié son rêve, Alexandre, rives de l'Indus, ses généraux de l'autre côté, crasseux et s'ennuyant ferme au-dessus de la circulation dans leurs niches rue de Rivoli, et pourquoi ne pas prendre en passant cette autre rive alors sans nom, Moghreb, États barbaresques, al-Jazā'ir, lui apporter les lumières de la belle raison, lui donner un visage, une figure, dans le souvenir des pyramides aux quarante siècles, car c'était là, lors de l'expédition, que véritablement tout avait débuté, la sensation d'art mêlée de sueur, de sang, de larmes et de gloire, une promesse que tout cesse enfin un jour, une sensation prise entre l'Éden et la fin. Hormis la gloire des jeunes nations sous la poussée des temps nouveaux qui s'était jouée à Missolonghi, entre les massacres de Scio et la magie du mot giaour portée par quelques vers, un mot dans lequel survivait sous la tutelle des poètes anglais la chair du guerrier au teint pâle, intransigeant, hanté derrière son armure de fer et la croix sur sa poitrine par la soif des actions d'éclat et la dévotion à sa dame, la route de l'Orient menait droit vers l'épaisseur des temps enfouis, un appel de volupté dans les parages de la mort, celle de Sardanapale aux corps emmêlés, noués, un grouillement de chair, d'étoffes cramoisies et de vaisselle précieuse, dégoulinant, visqueux, nid de serpents, virgules enchevêtrées, au premier plan, à gauche, en bas, une belle tête de cheval ornée de bijoux, affolée, ses pattes battant l'air, s'écroulant, comme happée hors du cadre, le voici le peintre Eugène Delacroix, lac de sang hanté

des mauvais anges dans les bagages des soldats et des diplomates, sur la recommandation d'une actrice en vogue, venu assister au matin du monde, comme si le temps n'avait pas passé, comme si l'Antiquité, la grecque, la romaine, surgissait ici devant le regard, le spectacle de la rue arabe, quelques notes à l'aquarelle sur ses carnets avec l'indication des couleurs, porteurs d'eau tutoyant Homère, paysans poussant leur âne dans une infinie lenteur, répétant le même geste dans l'éternité, car sur la rive nord les temps s'accéléraient, s'affolaient même, la machine à vapeur sifflait, les villes se hérissaient de cheminées d'usines et la société s'avancait vers un rêve d'égalité dans l'uniformité du costume sombre et l'indifférenciation des sexes annoncée, le progrès sous le signe de l'argent, du chemin de fer, du télégraphe, de la domination de la matière saisie dans les pinces de la science, tandis que se superposaient, là un rêve de grandeur enfouie, les archéologues s'avancant, ruines romaines, colonnes brisées en promesse d'une gloire à reconstruire, une justice de Trajan sous les portiques, et ici dans la rue, sous les yeux, une perspective ouverte sur l'origine, les vrais Grecs, les vrais Romains et les femmes comme des perles d'Éden, fugitives, se déroband à la figuration de leurs traits sur le papier, le jardin primordial, paradis, résurrection, car le peintre en héros de la modernité, son œil dardé sur l'interdit, l'impossible, partout où il ne fallait pas, souhaitait ardemment pénétrer, faire sauter le verrou de cet espace réservé à l'abri de ses moucharabiehs, mettre le pied dans la chambre intérieure, ce qui selon la chronique advint lors de son séjour de quelques jours dans la ville blanche en balcon sur la mer. Que disait le récit ? Suivit-il cet employé du port, un soir, en fin d'après-midi, un rendez-vous, ainsi était-ce convenu, lui versa-t-il de l'argent pour l'accompagner après sa journée de travail, remontant tous deux du port vers la médina par la rue Duquesne, silencieux, s'enfonçant parmi les ruelles en escalier, passant du plein soleil de la ville basse à l'ombre bleutée de la médina, dédale, une fontaine à sec sur sa place, une rue à droite, une rue à gauche jusqu'à la maison de l'employé complaisant, la cour intérieure,

la fraîcheur, lui offrit-il le thé, lui indiqua-t-il un premier couloir, un second, un troisième, cursive sombre, puis ouvrant une porte sur la salle, la pièce du harem, son regard de peintre moderne alors ébloui par la lumière vive, et que vit-il ? La scène accrochée au vieux palais du Louvre, une boîte violemment éclairée où les regards s'engouffraient depuis neuf générations dans la célébration sans cesse reconduite par la critique de cette grâce indolente, l'atmosphère lourde et parfumée, la lumière filtrant dans la pénombre de la chambre close à travers le treillis des fenêtres grillées, qui caressait doucement les chairs moites, les soieries légères, les carreaux de faïence et les tapis épais, les quatre fleurs capiteuses enfermées et désœuvrées, les taches de couleur faisant advenir sur la toile des corps vêtus d'étoffes aux regards détournés, quatre femmes absentes dans l'alternance des visages, des gorges, des bras et des pieds nus avec les riches coiffures et les somptueux costumes, jusqu'à cette mule à la semelle rose vif tournée vers le spectateur, jetée au premier plan, au centre, *Femmes d'Alger dans leur appartement* exhalant chez le poète Charles Baudelaire des idées de mauvais lieu, le tableau célébrant à travers le temps la vision volée sur laquelle la servante au corps vrillé, au premier plan à droite, s'apprêtait à faire retomber le rideau. Le peintre ensuite vieillissant dans son atelier de la place Furstemberg, son domicile dans lequel il refusa toujours, obstinément, de laisser pénétrer un pied féminin sous l'espèce conjugale, un pied si coquet, si coquin, répétant sans cesse la vision initiale, ressourçant les inventions de son pinceau à la scène première, le coup d'œil, l'impact visuel, le choc de l'Orient comme l'écrivaient naguère les critiques, revenant à ses sept carnets de croquis, de notes, quelques traits avec indication de couleurs, une sensation d'art qui mêlait sur l'écran de sa boîte noire intérieure : le souvenir de la lumière, non pas éclatante, non pas des ciels d'un bleu limpide au-dessus d'un paysage de craie plongeant dans la mer mais au contraire une lumière sourde, grise, plombée, une suspension de la poussière dans l'air un soir d'été... pris dans cette lumière voilée l'érotisme lui-même diffus du passage fugitif

des femmes elles-mêmes voilées le long des murs blanchis à la chaux, interdites, muettes, inapprochables par les voies de la séduction, déclaration, aventure, invite à l'atelier, modèles, bagatelle ou plus si affinité... l'attrait du costume, les amples drapés tantôt clairs tantôt sombres des burnous, djellabas, gandouras, les pantalons d'intérieur bouffants et les chemises de toile fine à raies transparentes, turbans noirs rehaussés d'une fleurette d'or, entre tapis de haute laine et fins voilages, bijoux, colliers à six rangs de perles dans l'échancrure de la chemise, armes damasquinées, yatagan à la belle courbure, étriers ouvragés, sur lesquelles se reflétait une lumière vermeille, autant d'accessoires revêtus provisoirement, sur l'autre rive, le temps d'une pose par des corps d'emprunt, modèles des deux sexes en acteurs de théâtre figé, muet, de scènes toujours répétées, tissus et accessoires fixés aux murs ou jetés sur les sofas des ateliers d'artistes jusque tard dans le siècle d'avant, jusqu'à la fin, une couverture achetée sans doute à la liquidation du pavillon algérien ou tunisien ou peut-être rapportée de là-bas, costumes étudiés par les savants, reproduits avec application sur des planches en couleurs, inventoriés, classés, catalogués, revêtus chez le photographe, le temps d'une séance, ou d'un bal masqué, une échappée hors de soi chez le duc d'Orléans où le peintre héroïque vint en soldat du Maroc accompagné de ses confrères, Adrien Dauzats en palikan albanais et Horace Vernet en cheik arabe car l'aventure tout entière avait l'allure d'un gigantesque bal costumé... le sentiment du deuil aussi, la conscience d'effacer de l'orbe de la terre toutes ces beautés aspirées par l'avancée mécanique des temps, les villes de cubes étagés, blancs ou bien couleur de terre, les coupoles des mosquées ainsi que la bigarrure des costumes, la supposée immobile, immuable, fataliste et résignée religion du prophète, tout cela remué, bousculé, mis en mouvement, secoué par la raison supérieure, mis sur la voie du progrès, cette route toute tracée, promesse, l'exploitation rationnelle des richesses, cadastre, actes de propriété, industrie, commerce, sociétés par actions, devant recouvrir les beautés antiques, les Romains que le peintre voyait surgir du paysage, les



silhouettes des femmes, les vieux mendiants, les musiciens aveugles, les porteurs d'eau, les courses de poudre, les chasses au faucon qu'ils croyaient recueillir, le peintre Delacroix et ses pairs, sur leurs tableaux exhibés au Salon année après année, le fin émir Abd el-Kader revenant hanter les cimaises, en grand, comme il occupait, insaisissable, les conversations dans les cabinets du ministère de la marine ainsi que les cerveaux des soldats, sa ville flottante capturée en son absence et montrée sur la toile cette année-là, étalée sur vingt-trois mètres de long par cinq de haut en un fouillis de petites scènes juxtaposées, à la précision hallucinatoire, panorama guerrier visible au château de Versailles sous le titre *Prise de la Smala d'Abd-el-Kader* où se déroulaient l'irruption des soldats au milieu d'une mer de tentes, réveillant les mères et les enfants endormis, les chameaux se cabrant en laissant tomber des femmes qui cherchaient à s'enfuir, dévêtues sous le fantôme du peintre, des troupeaux de chèvres s'éparpillant, ici un homme que ses traits et son vêtement désignaient comme juif, argentier de l'émir emportant sa cassette, là, apathique, une esclave noire, indifférente, mangeant une tranche de pastèque, les enfants du secrétaire de l'émir se serrant auprès de leur père, la charge du colonel Morris à la tête de ses chasseurs, enfin, dans la partie gauche du tableau, le fils du roi, le duc d'Aumale entouré de son état-major arrêtant d'un geste le massacre, les femmes le suppliant, toutes ces captures de visions qu'ils croyaient sauver de la course des temps avant qu'elles ne s'effacent, alors que le harem, le chef arabe, l'odalisque, la chasse au faucon, n'avait seulement existé que dans leur rêve, de merveilleux dessins de poussière colorée sur les ailes de papillons saisis entre les doigts, mirages qui de voyages subventionnés par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts en séjours boursiers de la Société des peintres orientalistes à la Villa Abd el-Tif, avaient fini par prendre la consistance et le poids d'êtres réels, les peintres et bientôt les photographes se succédant sur l'autre rive tandis que le peintre de la place Furstemberg vieillissait, recopiant année après année, toujours puisant à ses vieux carnets les

mêmes scènes érotiques et violentes, les scènes de chasse, un caïd visitant une tribu, un Arabe accroupi, Giaour traversant un gué, encore des chasses au lion, au tigre, des chevaux se battant dans une écurie, chevaux cabrés aux crinières hérissées, leurs yeux fous, les scènes chaque fois un peu plus enfoncées dans l'aura du souvenir, répétant, doublant ses *Femmes d'Alger*, elles aussi enfoncées dans une vision plus éloignée, recadrée, et consignante dans son journal :

27 janvier – Travaillé aux *Arabes en course*.

31 janvier – Travaillé aux *Femmes d'Alger*.

12 février – Travaillé et fini les *Arabes*.

29 mars – Repris le *Lion et l'Homme mort*.

27 mai – Travaillé avec plaisir aux *Femmes d'Alger* : la femme de devant.

8 février – Resté chez moi toute la journée. Travaillé aux *Femmes d'Alger*.

9 février – Travaillé aux *Femmes d'Alger*.

Ces visions portées sur la toile ensuite réunies au musée, le vieux palais du Louvre, mais aussi ses succursales disséminées en province et maintenant partout là où flottait le drapeau aux trois couleurs. Ainsi, sur l'autre rive, à l'approche du centenaire destiné à commémorer l'abordage, le moment où le pied avait glissé sur cette terre, le drapeau blanc de la monarchie selon la charte hissé, cent ans plus tard, au-dessus de la baie, en haut du jardin d'essai, dans le quartier du Hamma, parmi les touffes des palmiers, s'érigea un bâtiment de béton d'allure moderne, un peu pataude, pourvues de belles galeries destinées à accueillir les chefs-d'œuvre de l'art, un trésor imagier où toutes les écoles seraient représentées, depuis la Renaissance jusqu'aujourd'hui, un concert visuel à même de donner son visage à la ville, au pays même, aux deux communautés, comme si l'aventure, la prise de possession inaugurale et ses

suites, l'exploitation, la mise en valeur devaient durer toujours. Celui qui fut chargé de cette tâche, le conservateur du musée, Jean Alazard, ne ménaga pas sa peine afin de constituer la collection, écrivant, sollicitant, sillonnant la ville-capitale d'une galerie l'autre afin de soustraire au marché les chefs-d'œuvre de l'art, repérant un Decamps ici (40.000), un Courbet là (70.000) et surtout un Monet, *Les Rochers de Belle-Île* (130.000), écrivant ces mots que l'historien recopia quelque soixante-dix années plus tard *Je serais très heureux que le musée d'Alger fût grande figure parmi les musées tricolores et je fais de mon mieux pour arriver à lui donner la physionomie qui permette de le comparer aux plus importants. Notre ambition sera d'en faire le Musée des Beaux-Arts de l'Afrique du Nord, celui qui servirait à l'éducation artistique de cette Nouvelle Patrie bleu-blanc-rouge. Nous souhaiterions aussi qu'il devînt le musée de l'exotisme aux trois couleurs, le grand musée non seulement de l'Algérie mais aussi de l'Afrique du Nord. Ainsi sera bien marquée la place qu'aura cet organisme dans l'expansion de l'art tricolore* réunissant ensuite dans une salle du Grand Palais sous la présidence du directeur général des Beaux-Arts, membre de l'Institut, excusé et remplacé par le sous-directeur, une commission d'acquisition qui examina alors de fastidieuses listes de noms propres et de titres de tableaux disposés en colonnes en face de chiffres, pour proposer à l'achat, parmi des scènes montrant des panthères et des gazelles, une jeune fille au piano ou un palmier et un chameau, cette œuvre d'Eugène Delacroix, *Giaour traversant le gué à la recherche de sa maîtresse* (140.000), lequel traversa un peu plus tard la mer d'une rive l'autre, enfermé dans une caisse de bois et accompagné de dizaines d'autres chefs-d'œuvre devant être accrochés aux cimaises du musée pour une grande exposition inaugurale dont il constituait le clou, cette année-là où une immense exposition était aussi consacrée au peintre héros de la modernité dans les salles du Louvre, consacrant l'apogée de sa gloire concomitante avec celle de ce récit.

Et ensuite, que disait la légende ? Parfois écrite à la main, sur le mur, à la craie, d'une écriture enfantine, à l'orthographe approximative, à Babelville au cœur de la ville-capitale, soixante-dix ans plus tard :

### ALGERI EN FORCE

les millions de pages, la plupart déchirées, hachées, un récit dégageant une odeur nauséabonde, rance, une odeur pourrie de chair en décomposition, la page du manuel déchirée et mal recollée, qui elle non plus ne se refermait pas, une page maculée, sale, que le vent entraînait, une boule de papier froissé qui roulait parmi les ruines, les plaques de béton brisées, hérissées de tiges de fer rouillé, la page criblée de sigles que l'historien décortiquait les uns après les autres afin de vérifier s'ils ne renfermaient pas dans leur opacité initiatique et militaire des lambeaux de sens qui permettraient de faire surgir de nouveaux mots à même d'écrire de nouvelles pages en quête de la vérité :

C.L.M. P.C.A. P.P.A. U.D.M.A. M.T.L.D. O.S. C.R.U.A. F.L.N.  
A.L.N. S.A.S. G.M.P.R. E.G.A. U.F.N.A. M.N.A. C.E.A.C. A.E.A.  
I.M.A. C.A.U. C.D.A.F. C.R.S. C.A.P.E.R. C.E.M. U.N.A.F.  
O.R.A.F. C.N.R.A. C.C.E. U.G.T.A. Z.A.A. C.T.T. D.P.U. O.P.A.  
D.O.P.O.R. C.R.A. C.C.I. D.S.T. C.A.U.L. U.S.R.A.F. FN. U.T.  
C.A.N.A.C. S.F.I.O. M.R.P. U.D.S.R. P.S.A. P.S.U. F.O. A.N.P.  
C.G.T. C.F.T.C. U.N.E.F. U.G.E.M.A. A.G.E. O.N.U. G.P.R.A.  
U.R.F.U.N.R. C.E.C.A. C.O.M. U.D.T. M.P. 13 O.T.A.N. R.A.F.  
M.P.I.C. F.N.F. FN.C. A.G.E.A. A.G.E.L.C.A. U.D.C.A. U.R.A.  
R.F.A. O.P.A.S. S.A.U. M.N.E. Z.E.A. Z.O.S. Z.S.O. F.A.F.  
G.P.A.N. C.I.G. E.M.G. M.A.L.G. O.A.S. C.S.O.A.S. O.R.O.  
O.M. A.P.P. P.R.G.

Tout commença le 8 mai. Tandis que sur l'autre rive c'était la liesse d'avoir fait rentrer la bête dans sa tanière, le monstre s'étant donné neuf jours plus tôt la mort au fond de son bunker, ici aussi les hommes et les femmes

auraient bien voulu boire et manger un peu du vent de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, alors ce fut l'irruption, les manifestations, les tracts, les slogans, les collégiens lisant en cachette à la lueur d'une lampe de poche, sous le drap, au pensionnat, la *Vie d'Abd el-Kader*, et une sorte de voix qui répétait :

— Va, et tu prendras la Bastille !

le film des événements débouchant directement sur de nouveaux désastres de la guerre, l'enchaînement, le cycle au cours duquel les résistants à la horde nazie prirent le visage de l'assassin en précipitant quelques centaines de suspects, sans plus de procès que la comparution devant un Comité de salut public à résonance de patrie en danger, les envoyant faire un tour expéditif sur la route du sud, par grappes, sur des camions des Ponts-et-Chaussées ou de la Société indigène de prévoyance, dans un mélange de haine, de peur et d'autodéfense milicienne : d'un côté 102 morts dont 98 civils, 110 blessés, 10 femmes violées, entre 15 000 et 20 000 morts de l'autre car il existait bien deux côtés jusque dans le funèbre comptage des victimes, le côté où les vivants et les morts étaient énumérés un à un, les crimes décrits par l'enquête et individuellement archivés, et le côté où les morts s'entassaient dans des fourchettes de chiffres approximatifs, pendant que les bandes d'actualités filmées, en noir et blanc, vues par les assidus de la séance du samedi soir juste avant le surgissement sur l'écran de fantômes nommés Gary Cooper ou Ava Gardner, exaltaient par un commentaire grandiloquent le chemin parcouru et la tâche qui restait à accomplir.

Tout continua le 1<sup>er</sup> novembre. Qu'en restait-il ? Quelques mots dans la poussière et des images mouvantes, au grain éclaté, de cadavres en noir et blanc au sourire kabyle, leur sexe sectionné fiché dans la bouche. Alors les revoilà les fiers soldats, revenus du bout du monde, en tenue léopard, rescapés des camps de la rééducation politique cachés au creux des forêts, amaigris, légèrement vieilliss, chantant de moins en moins souvent *Lili*

*Marlene*, désormais rompus aux techniques de la guerre révolutionnaire, de la guerre psychologique, aux méthodes musclées, le Bruno de la pièce radiophonique jouée lors de la dernière bataille, ayant abandonné son nom de code, désormais colonel, colonel Marcel Bigeard, toujours auréolé de son incroyable baraka, revenu de l'enfer, la défaite, leurs visages brûlés, les soldats, la honte, la rage au cœur, assoiffés de revanche, alors que le dernier gouverneur général était reconduit à son navire de retour vers l'autre rive, acclamé, porté même par la foule, alors que loin dans l'arrière-pays, mêlé aux mots douar ou bled, le mot maquis reprenait du service, entendant fixer le paysage où se jouait le combat entre sigles F.L.N. et M.N.A., tous pourchassés par les soldats appelés sous le drapeau bleu-blanc-rouge, flanqués de natifs désignés du nom de harkis, payés quelques pièces par jour pour tenter d'échapper à la faim, jeunes arrachés à leurs labours, semis et moissons, le clocher du village se profilant au loin derrière un rideau de peupliers entre deux collines, ou bien à leur usine en lisière de la ville, à leurs rendez-vous amoureux, le soir, se couchant dans l'odeur du foin ou l'herbe fraîche d'un talus, propulsés la peur au ventre qu'ils essayaient de cacher derrière leur pistolet-mitrailleur, à vingt ans dans l'Aurès, enfonçant du pied la porte des maisons, questionnant, rigolant, patrouillant :

— Qui est-ce qui a tiré ? Qui est-ce qui a tiré, là ? Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? Y a quelqu'un derrière l'arbre ?

— J'ai pas bougé.

— Y a quelqu'un derrière l'arbre ? Du calme mes boys, du calme. Éveillés en sursaut, les Fels nous déchireraient en tressaillant.

S'accrochant avec un groupe de rebelles, perdant un camarade, alignant les cadavres des fellaghas tués à la sortie du village ou bien au flanc d'un ravin en bas duquel coulait un peu d'eau et posant pour cette photographie que l'historien avait découpé dans le journal et qu'il retournait entre

ses doigts : sur fond de maisons faites de grosses pierres et couvertes de chaume, plus ou moins éboulées, d'un village sans doute abandonné, sa population vraisemblablement envoyée dans un centre de regroupement, un village désordonné comme l'indiquait une échelle traînant au milieu de la ruelle, au premier plan gisaient sur la terre parsemée de cailloux et de brins de paille, deux corps d'où s'écoulaient deux rigoles sombres, vêtus l'un d'une couverture tissée à rayures portée en poncho, pantalon de treillis et bottes à deux rangs de sangles, l'autre une veste de grosse toile, chaussé de savates à semelles de corde, l'un le visage tourné vers le ciel, l'autre vers la terre, tous deux désormais absents, devenus d'épais paquets de chiffons déjà prêts à s'absorber dans le sol, leurs fusils tombés près d'eux, tandis que se dressaient au-dessus, bien présents, six soldats en tenue léopard et casquette Bigeard, aux faces de paysans, ainsi qu'un suspect à bonnet de poils, les bras levés, au visage de candidat à la prochaine corvée de bois, le suspect et les cadavres eux aussi paysans arrachés à leurs champs et à leurs récoltes de blé, d'orge et d'olives, de gauche à droite un premier soldat enjambant le cadavre de gauche, le regard baissé, les mains jointes, timide, le visage fermé, puis un second soldat plus âgé, peut-être le chef, les mains derrière le dos, seul à vraiment fixer l'objectif, le pied gauche posé sur une grosse pierre, puis légèrement en arrière, les yeux dans le vide, hagard, un gamin semblant vouloir fuir, apeuré, puis un homme plus âgé, aux traits doux, le regard tourné vers l'homme au pied appuyé sur la pierre, le blanc de son œil, comme en attente d'un ordre, puis, tenant le suspect par l'épaule, un géant au regard baissé, les lèvres animées d'une esquisse de sourire, et enfin à l'extrême droite, coupé par le cadrage approximatif, un homme plus petit, ventru, le regard penché vers les deux cadavres à terre, évoquant un de ces chasseurs de village, car ce fut au retour de cette guerre que les paysans échangèrent leurs vieux costumes de chasse en velours côtelé contre le treillis léopard.

Dans la ville blanche les soldats s'attelaient bientôt aux basses besognes ordinairement dévolues aux hommes de la police, chapeaux, fines mous-

taches, ratissages, casbah au peigne fin, interrogatoire poussés, les fiers paras impeccables, silencieux, aux aguets, bien habillés, les cheveux bien coupés, conduits par leur colossal chef à la gueule tordue, la paupière tombante, au verbe mal dégrossi dans le ton et châtié dans les tournures *l'urgence était telle qu'il a fallu accepter, m'a-t-il semblé, en conscience, qu'il a fallu accepter l'emploi de méthodes d'interrogatoire musclées*, quitte à ce que certains sans noms ne reviennent jamais, *on était neuf frères on a été accueillis ici par la gendarmerie on a été amenés là dans des cellules et on a passé deux mois en torture on est appelé deux ou trois fois par semaine pour interrogatoire on nous fait passer là dans cette salle où on nous fait passer un interrogatoire avec la torture la gégène on dirait que les yeux sont éclairés de l'intérieur et vont être projeté de leurs orbites ou bien la tête sous le robinet dans un linge mouillé on torturait à tous les étages comme si on faisait les trois huit* ce fut alors que là-haut, sur la corniche, au casino, lors de la dernière danse, un cha-cha-cha, que les bombes explosèrent au milieu des danseurs, les jeunes filles aux robes à volants, à motifs de fleurs imprimées, les jeunes gens en pantalons serrés et polos clairs, la mort portée ici ou là par d'autres jeunes filles ardentes et pures, porteuses de feu qui avaient remplacé les antiques porteurs d'eau des tableaux orientalistes, ou par des voyous désespérés aux noms de films policiers, Ali la Pointe, et par d'autres jeunes gens exaltés par les chants recyclés des combats contre la peste brune *Ami si tu tombes un autre sort de l'ombre* puis en retour la mort portée par de placides pères de famille ivres de peur et de haine lors de chasses rituelles appelées ratonnades suivant un mot nouveau venu enrichir la langue de ce beau pays dont l'historien ne parvenait plus à écrire le nom.

Entre temps, à l'aube de ce qu'il fallut bien plus tard avouer une guerre, sur l'autre rive, dans la ville-capitale, devant les hautes fenêtres de son atelier de la rue des Grands-Augustins, le jour même de la Toussaint, alors que son alter ego, son rival, son ami, le docteur en blouse blanche, barbe



blanche et lunettes rondes à gros verres comme des loupes, qui examinait lui aussi le corps des femmes à la pointe de son pinceau, Henri Matisse venait de passer l'arme à gauche, le peintre solaire aux trente-six facettes et résurrections, Pablo Ruiz Picasso, réveillé qui sait dans son désir de vieux faune par l'irruption, l'insurrection, reprit une série de croquis exécutés durant la guerre, la mondiale, à Royan, une résurgence, un marcottage du désir, un souvenir des quatre femmes dans leur boîte éclairée exprimé par quelques traits jetés, les belles courbes des seins, des fesses et des ventres et la belle courbure, la torsion du corps de la servante au premier plan, le peintre sous le coup de l'actualité venue de l'autre rive par le journal, la violence, c'est alors que le peintre en dernier héros de la modernité mit ses fantômes dans le sillage de son prédécesseur, en héritier du peintre de la place Furstemberg, non loin de là, et commença une série de toiles en écho à ces *Femmes d'Alger* qu'il n'alla même pas revoir, sur l'autre rive de la Seine, dans le palais du Louvre, qu'il avait parfaitement gravée dans sa mémoire, ou plutôt préférant le vague de sa mémoire à l'exactitude d'un nouveau regard, le peintre alors au faite d'une renommée sans aucun équivalent dans les arts plastiques, comme disait déjà le journal de ce temps-là, recevant dans son atelier des amis, des critiques, des amateurs, des marchands, tout comme son prédécesseur Eugène Delacroix un siècle auparavant, tous deux flanqués de fidèles serviteurs, protecteurs et despotiques, Picasso exécutant cet hiver-là les quinze toiles et expliquant à son marchand :

— Vous avez raison, en mourant Matisse m'a légué ses odalisques, et voilà mon idée de l'Orient bien que je n'y sois jamais allé.

Ainsi se nouait la réincarnation sans fin des artistes les uns dans les autres tout comme les soldats se réincarnaient les uns dans les autres. Cet hiver-là, entre l'insurrection de la Toussaint, la mort d'Henri Matisse et la promulgation de la loi sur l'état d'urgence, Pablo Picasso reprit, au moment où l'aventure se précipitait vers sa fin, le tableau double des *Femmes*

*d'Alger* qu'Eugène Delacroix avait peint au début de l'aventure, en ouverture du bal costumé, levant en quelque sorte le voile sur la scène, Picasso le refermant, offrant le bouquet visuel final, un rien funèbre, résuma en le diffractant, en le démultipliant, en le pulvérisant dans la jouissance des formes et des couleurs, dans l'héritage de l'arabesque des odalisques d'Henri Matisse qui venait de mourir, Picasso offrant une manière de fête funéraire grandiose, érotique, comique aussi bien, qui glorifiait le miracle pictural du dévoilement de la chair en une synthèse en fragmentation de son voyage en Orient intérieur, en bleu, en blanc et en rouge.

Tout cela jusqu'au 13 mai. Tandis que quelques bombes tricolores s'étaient abattues sur un village de l'autre côté de la frontière tunisienne, exhibant au monde entier sur les postes de télévision le spectacle des corps d'enfants allongés dans la poussière en paquets de chiffons pâles, bou-chonnés, accrochant la lumière, d'où émergeaient leurs petits visages maculés, montage entrecoupé de plans montrant leurs cartables au milieu des gravats, la lumière coulant à flots par le toit effondré de leur école, la foule excédée, lassée des valse ministérielles, fustigeant les incapables de la ville-capitale, à peu près la même foule en liesse qui avait reconduit à son bateau le dernier gouverneur général, se pressait alors sur le Forum, autour du monument aux morts où se déroulaient les rituelles cérémonies militaires et nationales autour de gerbes fleuries, monument sur lequel grimpa le chef géant à la gueule tordue, coiffé de son béret rouge, improvisant un discours, un appel, avant que la foule n'envahisse le siège du gouvernement général, tout cela dans la bonne humeur propre aux foules révolutionnaires du beau pays qui ne s'appelait pas encore Hexagone, la foule jetant les papiers par les fenêtres du haut immeuble moderne, les dossiers administratifs empêchés de suivre leur destin d'archives, s'envolant, s'éparpillant en confettis dans le ciel.

Alors le généchef, enorgueilli du titre de soldat le plus décoré, car au pays tricolore existait le soldat le plus décoré comme le village le plus

fleuri, le soldat au nom désormais teinté d'opprobre, Raoul Salan, flanqué du parachutiste à la gueule tordue, Jacques Massu, tous deux unis dans le cercle magique formé par les mots de Comité de salut public, toujours prêts à reprendre du service quand la patrie criait danger, se présenta au siège de l'ex-gouvernement, dans le bureau de l'ex-gouverneur, sous le buste de Marianne coiffée du bonnet phrygien, tandis qu'à l'extérieur, sur la place, la foule grandissait, les femmes voilées conduites par la fraternisation formant une mer ondulante de petites coupoles blanches, hérissée de pancartes et de banderoles :

### LA CASBAH RÉPOND PRÉSENT

alors le revoilà, lui, s'avançant sur la scène, le Cincinnatus de la Boissière, le général avec un g majuscule, dans la ville-capitale il se décida enfin à parler, le général à tête de gargouille médiévale sorti de sa retraite, jouant avec ses lunettes dans de larges mouvements de bras, alors de sa voix flexible, tantôt aiguë tantôt grave et toujours théâtrale :

— Est-ce que j'ai jamais attenté aux libertés publiques fondamentales ? Je les ai rétablies ! Y ai-je une seconde attenté jamais ? Pourquoi voulez-vous qu'à soixante-sept ans je commence une carrière de dictateur ?

et glissant au milieu de tous ces mots, comme à tâtons, l'expression étagée, télescopique... d'un début d'une espèce de résurrection... Résurrection, tel fut le nom de l'opération qui un peu plus tard, préparée en secret par les fiers soldats, prévoyait au cas où de faire tomber de nuit sur la ville-capitale une pluie de parachutes, une opération tenue en réserve et vite devenue inutile car bientôt la gargouille vint elle-même annoncer au balcon de l'ex-gouvernement général, dans la pleine couleur des actualités filmées, au-dessus de la même foule en liesse, bien rangée cette fois, une foule bleu-blanc-rouge contenue au premier plan par une rangée de bérets rouges, une foule ardente surmontée par quelques touffes de palmiers, au loin les grues sur le port, les quais, puis deux ou

trois silhouettes de cargos couleur rouille sur fond de mer bleue, et lui, très fort :

— Je vous ai compris !

Alors l'autre fut bientôt là aussi, s'étant depuis longtemps fait pardonner ses prélèvements clandestins sur les ruines d'Angkor, désormais en congé de la révolution, sorti lui de sa retraite studieuse de Boulogne où il construisait, à quatre pattes parmi d'innombrables photographies de vierges romanes, de sculptures chinoises, de fétiches africains, de toiles de Delacroix, de Matisse et de Picasso, le grand récit en couleur des métamorphoses de l'art mondial, tout un univers des formes d'où il excluait pourtant l'âpre beauté sans visage des arts de l'Islam, réincarné en promoteur de la religion de l'art, bientôt ministre des affaires culturelles, pour l'heure il était là, André Malraux, dans l'ombre, ordonnateur du décorum de la nouvelle république, lui donnant d'emblée son style, celui des DS noires, des motards noirs à casque et baudrier blancs, fermés par une boucle métallique à motif de grenade, préparant minutieusement chaque apparition publique du grand homme, la tribune tendue de gris sur un fond sombre où se détachaient les deux lettres RF, choisies dans une gamme typographique classique, la queue du R débordant légèrement sous le F, fond traversé par deux bandes tricolores disposées en oblique, formant un immense v dont les deux branches se réunissaient par une cocarde également tricolore, de sorte que l'ensemble composait, au moment où la haute silhouette oblongue du chef levait ses longs bras eux-mêmes en v, son visage de gargouille auréolé par les cercles de la cocarde, un spectacle d'une grandeur sobre, à même de soulever l'enthousiasme des foules hérissées de pancartes sur lesquelles trois lettres imprimées en caractères bâtons traçaient le mot OUI, tout cela diffusé sur les petits écrans en noir et blanc dans un mélange de cérémonie funèbre Grand Siècle, de ressourcement à la Rome antique, de modernité annoncée façon commissariat au plan, barres H.L.M. et frigo pour tous, avec ce zeste de

gouaille qui faisait peuple, tandis qu'au même moment, sur l'autre rive, nuit après nuit, les combattants du Front de libération nationale venaient s'entortiller dans les barbelés électrifiés de la ligne Morice.

Et les choses tournèrent encore plus mal. Ceux que l'on commençait à appeler pieds-noirs, vraisemblablement suivant l'identification dérisoire d'une bande de jeunes à cette tribu indienne presque exterminée et qui servit à désigner cette communauté tout entière, ce mélange, ce peuple, en vinrent à douter de l'homme providentiel qu'ils baptisèrent bientôt Prince de l'ambiguïté, contre qui ils s'insurgèrent durant la semaine dite des barricades, alors que les drapeaux bleu-blanc-rouge, maintenant frappés d'une croix celtique, fleurissaient aux étages des rues déparées, que des hommes en armes, aux uniformes dépareillés, ou bien en bras de chemise, rappelant ces groupes hétéroclites qui surgissaient à chaque hoquet sur l'avancée des temps, faisant le coup de feu dans les rues de Barcelone, plus tard de la ville-capitale lors de la libération contre l'ogre nazi, comme s'ils revenaient périodiquement tout au long du siècle, avec leur dégaine estivale, pantalons de toile, chemises froissées et cheveux gominés, maintenant agrémentés d'une touche de nouveauté, costumes étroits, lunettes noires et cravates lacets, bivouaquant au pied d'arbres chargés de belles grappes de mimosa précoce disposées avec des roses sauvages et des glaïeuls, autour d'un écriteau à l'écriture maladroite :

ICI EST TOMBÉ

Le 1<sup>er</sup> Eugène BEVILACQUA

15 ans

POUR L'ALGÉRIE TRICOLERE

et face à eux se dressait la nation, el Watan, le peuple qui avait pris corps, avec son visage, son nom, Al-Jazā'ir, sa capitale, ses frontières dessinées sur la carte, son hymne qui parlait de refermer la page avec le pays tricolore, son drapeau aussi, vert et blanc frappé du croissant et de l'étoile rouges, un, deux, trois puis mille drapeaux mal cousus, encore approximatifs, le

croissant tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, que les soldats chassaient aux confins de la ville blanche, dans ses faubourgs aux immeubles collectifs, et un peu plus loin ses bidonvilles, lors d'interminables courses-poursuites, d'épuisantes parties de furet, derrière des gamins rigolards, narquois, et des gamines alertes, bondissantes, se repassant le drapeau vert, blanc et rouge, et les mêmes ou bien leurs aînés écrivant sur les murs des slogans à la syntaxe hasardeuse :

### VIVE GPRA

et face à elle la communauté, le peuple dont les parents et grands-parents étaient nés sur l'autre rive, chassés par la faim, qui pour la plupart n'avaient pas connu d'autre horizon que le bleu de la mer, la plaine fertile, les montagnes au loin et le désert au-delà, alliée aux soldats décidés à aller jusqu'au bout et même jusqu'à l'irréparable, au-delà de la fin, sous l'appellation sinistre, désormais elle aussi chargée d'opprobre, le sigle en trois lettres propre à susciter le frisson, O.A.S., alors lui, le général à tête de gargouille revint sur les écrans de télévision pour annoncer :

— Un pouvoir insurrectionnel s'est établi en Algérie par un pronunciamiento militaire. Ce pouvoir a une apparence : un quarteron de généraux en retraite. Il a une réalité : un groupe d'officiers partisans, ambitieux et fanatiques.

Puis il lança :

— Femmes et hommes tricolores, aidez-moi !

Tout cela maintenant à deux doigts de la guerre civile, les assassinats, la foule algérienne maintenant déferlant, comptant de nouveau ses morts d'une rive l'autre, pendant que les soldats séditieux rentraient dans le rang, regagnaient leurs casernes la rage au cœur, en chantant dans leurs lourds camions *Non rien de rien, je ne regrette rien*, car l'éclat, la gloire, tout cela se renversait et ils passaient maintenant en cour martiale ou

dans la clandestinité, alors que la police de la ville-capitale, conduite par un préfet reconnu plus tard pour avoir donné la main à la bête immonde dans sa chasse aux Juifs, la police mobilisée dans la plus vaste ratonnade qu'ait connue la ville-capitale, jetant des hommes hagards dans le fleuve, en emmenant d'autres au pied du chêne de saint Louis pour de nouvelles séances d'interrogatoire aux techniques désormais éprouvées, tout cela parmi les fusillades, les explosions jusque sur le rebord de la fenêtre de la villa de Boulogne où le ministre des affaires culturelles mettait en scène la métamorphose des dieux, blessant cruellement une petite fille aux yeux, suivies de nouvelles manifestations, alors qu'à la sortie d'une station de sports d'hiver du Jura, discrètement abrités dans un gymnase, les émissaires des deux parties tentaient d'en finir, de trouver comme une issue, les tueries, les exactions, les exécutions continuaient *Je suis descendu au métro Charonne on m'a dit qu'il y avait une manifestation les gens reculaient il y avait déjà des blessés des gens par terre enfin plusieurs ont été écrasés sous le poids des grilles il y a eu des coups de matraque des gens matraqués on a transporté des personnes sur le quai du métro Charonne à ce moment-là il y a eu des gaz lacrymogènes les gens il y en avait un qui était pratiquement mort on les a transporté du métro Charonne au métro Boulets-Montreuil où on pensait que ça serait plus calme on a essayé à ce moment-là d'appeler Police Secours ou je ne sais pas d'appeler quelqu'un une heure après exactement les secours sont arrivés le docteur a déclaré une fracture du rocher il n'y a plus rien à faire.*

Et tout s'acheva le 19 mars. Entre temps, alors que le conservateur du musée au nom de hasard était mort avant la triste fin, avant de voir défait son œuvre, éparpillée la collection qu'il avait constituée, les préposés aux œuvres d'art organisaient d'une rive l'autre le tri du trésor, entre ce qui devait rester et ce qui devait rentrer, car le sanctuaire des trésors d'art avait lui aussi été plastiqué, la nuit du 23 novembre, le tableau *Giaour traversant le gué à la poursuite de sa maîtresse* repassant d'une rive l'autre comme

ces hommes et ces femmes bientôt entassés sur le pont des navires ce printemps-là, quittant la ville où fleurissaient sur les murs des slogans fébriles et désespérés :

LA TRICOLEURE RESTE

VIVE SALAN

OAS FORCE LOCALE



NOUS VAINCRA

Tandis que dans le quartier populaire de Bab el Oued la télévision belge filmait à l'angle de la rue qui célébrait la victoire du fier soldat Thomas Robert Bugeaud, au nom de cette rivière, un sous-affluent de la Tafna, qui lui avait donné son titre de duc, Isly, avec une autre rue à la plaque émaillée, bleue et blanche, au nom de O. Mac-Carthy, évoquant la silhouette d'un savant aux cheveux désordonnés, au costume froissé, arpentant les ruines de Cherchell et de Djemila et classant les tessons de poterie qu'il observait à la loupe dans son bureau de bibliothécaire, publiant des articles érudits dans des revues aux lecteurs comptés, la bibliothèque elle-même maintenant en flammes, les articles érudits et les précieux manuscrits réduits en cendre, un soldat à plat ventre dans les crépitements de sa mitrailleuse sur son trépied, la jugulaire de son casque tressaillant à chaque tir, les douilles des balles s'échappant du chargeur et rebondissant sur le bitume dans un bruit métallique, plus loin quelques corps à terre, la pellicule du film mangée par la lumière méditerranéenne, l'image d'un gris pâle, uniforme, le silence, les cris, le bruit des armes :

— Allons ne tirez pas !

— Halte au feu ! Halte au feu !

— Halte au feu ! Halte ! Arrêtez !

— Mon lieutenant, un peu d'énergie mon vieux ! Halte au feu !



Puis, alors que maintenant l'aventure avait pris fin, que les soldats devenus eux-mêmes des rebelles traqués avaient été jugés, certains fusillés, d'autres enfermés, d'autres encore enfuis et tentant de porter leur combat perdu sur d'autres continents, la ville-capitale repliée dans son hexagone fêtait de nouveau le peintre héros de la modernité, à l'occasion du centième anniversaire de sa mort, par une grande exposition dans le vieux palais du Louvre, et aussi dans son atelier de la place Furstemberg, une année Delacroix qui offrait à la contemplation des familles abasourdis, sonnées, détournant leurs regards des horreurs de la guerre vers l'avenir immédiat de l'indépendance énergétique, des barres H.L.M. et des vacances en Espagne, un écho assourdi de la gloire dans la consolation des images de désolation, du massacre et de l'incendie, des villes fumantes, des victimes égorgées, des femmes violées, des enfants eux-mêmes jetés sous les pieds des chevaux, un hymne terrible en l'honneur de la fatalité et de l'irréparable douleur, suivant les mots de Charles Baudelaire qui figuraient sur le catalogue, alors que sur l'autre rive, à peine passée la fête qui s'était aussi exprimée en des inscriptions murales hâtivement barbouillées à la peinture blanche :

ADIOS ALGERIE BLEU-BLANC-ROUGE  
VOTES TOUS  
FAMME E HOMMES  
POUR UN PAYS  
INDEPENDANT

dans le chaos des règlements de comptes et l'égorgement mutuel des nouveaux maîtres, les noms s'effaçaient de la carte, des noms qui en avaient autrefois chassé d'autres, des noms de penseurs, de soldats, de batailles ou des noms de villes dupliqués d'une rive l'autre, qui avaient un moment tenu cette terre sous leurs charmes : Ampère Arago Arcole ou Bône Bougie Canrobert ou Edgar-Quinet Faidherbe Félix-Faure ou Jemmapes Lamartine Lamoricière ou Tocqueville Valmy Victor-Hugo maintenant

évanouis à leur tour, recouverts par de nouveaux noms tournés vers un nouvel aujourd'hui. Ainsi le récit déchiré devait-il se refermer pour toujours, tandis que sur les murs de la ville blanche la pluie faisait encore réapparaître sous les couches de peinture successives une croix celtique, tandis que de chaque côté de la mer bleue l'historien et ses collègues n'en finissaient pas de recompter leurs morts, en un macabre et infini recensement des cadavres perdus sans sépulture, dépourvus de se voir rouler dans un linceul blanc, dans la prière des leurs, le ressassement, la douleur et la colère rouge vif, toujours prête à rejaillir, à sortir les armes, affront, vexation, l'historien continuant d'exhumer des cartons noirs tenus par un lacet de toile écrue les archives de la comptabilité, recommençant sans fin l'addition, les chefs-d'œuvre du musée du jardin d'essai rapatriés en hâte vers la ville-capitale ayant finalement été discrètement rendus à ceux qui les avaient payés de leur sueur, de leurs larmes et de leur sang, le tableau du peintre de la modernité *Giaour traversant le gué* repassant alors une nouvelle fois d'une rive l'autre.

Arnauld Le Brusq – *Confettis d'empire* (motif 10), 2009.